

le visionnaire et le rassembleur

Après son arrestation et en attendant son transfert à Tunis pour y être jugé, Mostefa Ben Boulaïd a été confié, pour être bien surveillé, à un caïd de la région. En pleine nuit un officier de l'armée française vint voir ce dernier pour lui notifier verbalement l'ordre de déplacer le prisonnier vers un autre endroit. Se méfiant et sentant le piège, le caïd refusa en exigeant un écrit dûment signé par l'autorité supérieure : cette attitude avait sauvé cette nuit-là la vie de Si Mostefa. Je tiens cette histoire du propre fils du caïd en question que j'ai rencontré fortuitement un jour chez un ami en Tunisie et qui était fier de me dire qu'il avait connu si Mostefa dans la maison paternelle !

Transféré à Tunis, Si Mostefa fut jugé pour le supplétif qu'il avait tué à Ben Guerdane et condamné aux travaux forcés à perpétuité (voir *La Dépêche de Constantine* du 28/05/1955). En prison alors que la Tunisie était encore en pleine guerre, Si Mostefa côtoyait des prisonniers du Destour tunisien. Ces derniers l'ayant pris en sympathie, connaissant par avance sa réputation, avaient échafaudé un plan pour le faire évader. Malheureusement le plan n'a pu se concrétiser parce que le prisonnier a été transféré à Constantine pour être jugé pour sa participation aux attaques du 1^{er} novembre dans les Aurès. Et c'est à la prison de Tunis que Si Mostefa reçoit au début de son incarcération la visite de Vincent Monteil, chef de cabinet du nouveau gouverneur général Jacques Soustelle, venu le sonder pour savoir le maximum sur ce mouvement révolutionnaire de la bouche de «l'un des principaux chefs de la rébellion dans les Aurès». Durant la rencontre, Monteil fut impressionné par le prisonnier : «Il a devant lui un personnage marquant, un homme cultivé, qui pense, qui réfléchit, qui agit aussi.» Dans l'avion qui le conduit à Alger où l'attendait Soustelle, il note ses impressions sur «son premier rebelle» : «Il me fait l'effet d'un homme de foi et de bonne foi poussé à bout par le sentiment très vif de l'injustice qui frappe son peuple ; sentiment qu'il faut se garder de ramener uniquement à celui d'une injustice qui l'a personnellement frappé...»

Transféré à Constantine, il est jugé et condamné à mort. De la prison d'El Koudiat, il réussit à s'évader (beaucoup d'écrits et même un film ont rapporté cette célèbre évasion, qualifiée à l'époque d'évasion du siècle). Sur son chemin vers les Aurès, entre Aïn Kercha et Chemoura, il rencontra un paysan qui, sans le reconnaître, lui annonce l'évasion de Si Mostefa Ben Boulaïd. Commentaire de ce dernier qu'il nous a raconté plus tard lui-même : «A cet instant je me suis dit que la Révolution s'est amplifiée puisque ses nouvelles sont arrivées jusqu'à ce paysans isolé dans sa mechta !» Il faut savoir que l'évasion a été tenue secrète durant quarante-huit heures dans l'espoir de retrouver entre-temps les fuyitifs. Dans ce laps de temps, Soustelle s'est déplacé en personne à Constantine pour inspecter la cellule d'où se sont évadés les prisonniers.

Au djebel Bouarif, ayant appris l'évasion de Si Mostefa, le responsable de notre secteur, Tahar Nouichi, devinant que l'évadé se dirigerait certainement vers la région et pour lui apporter secours, décida de former des groupes de cinq éléments chacun en leur ordonnant de ratisser les zones susceptibles d'être le lieu de passage de Si Mostefa et de l'escorter jusqu'au PC. Malgré ce maillage parallèle au ratissage de l'armée française lancée à ses trousses, Si Mostefa avait réussi à s'infiltrer et arriver par ses propres moyens à Bouarif sans encombre !

Après son évasion donc de la prison d'El Koudiat et à son retour dans les Aurès, Mostefa Ben Boulaïd décide, en rassembleur, de reprendre les choses en main et convoque l'ensemble des responsables des secteurs à une réunion à Hammam Chaboura en leur demandant de ramener avec eux les jeunes qui avaient rejoint le maquis en son absence. L'ordre du jour comportait deux points essentiels : évaluation de la période antérieure et préparation d'un programme pour la période à venir. Lors de cette importante réunion, Si Mostefa donna des orientations pour renforcer la lutte en l'étendant vers le Sud, au-delà de Biskra, et fixa la date du 20 mai 1956 pour une rencontre régionale en vue de définir les moyens d'entrer en contact avec les autres wilayas (encore appelées zones) en vue de coordonner

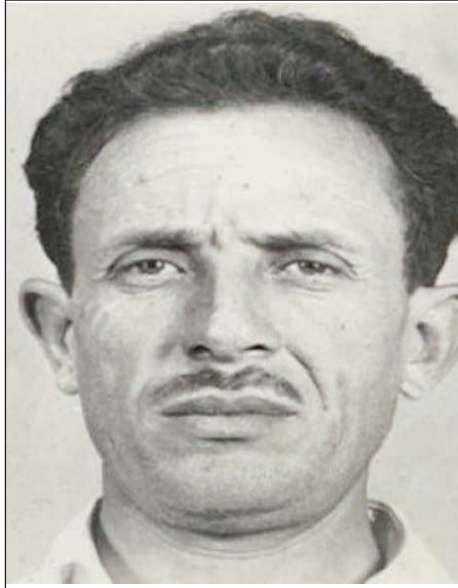
avec elles. A l'issue de cette réunion, il demanda à Mohamed Amouri de rester avec lui pour le charger d'une mission en Kabylie : il devait aller rencontrer Krim Belkacem. Très bien informé, Mostefa Ben Boulaïd était inquiet de ce qui se passait en Kabylie. Dans cette région, les militants n'avaient pas encore toutes les informations concernant les tenants de la lutte dans les Aurès. Nombre d'entre eux, encore messalistes, ne connaissaient pas encore le FLN et ne savaient pas que la lutte se fait sous sa bannière et non sous celle des Messalistes couverts par la propagande alimentée par leurs chefs qui, profitant de la confusion qui régnait et le manque de communication, laissaient entendre que l'action armée dans les Aurès était de leur fait. Ainsi, Mohamed Amouri devait clarifier la situation : les Aurès étaient avec Krim Belkacem, c'est-à-dire avec le FLN. Les Messalistes ne participaient pas à la Révolution dans les Aurès. Il fallait donc amener la Kabylie à soutenir en masse le FLN. Donc Mohamed Amouri, en compagnie de Ahmed Kada, Ali n'Mer et cheikh Youssef Yalaoui, alla rencontrer Krim Belkacem, Ouamrane et Amirouche, Si H'Mimi, présent à cette rencontre, me l'a racontée en détail de son vivant.

Mohamed Amouri était chargé aussi par Si Mostefa d'aborder avec les responsables de la Zone III le sujet d'une rencontre nationale regroupant les chefs de zone. Le rendez-vous pris par les six, la veille du 1^{er} novembre, pour se retrouver le 6 janvier 1955 n'ayant pas pu avoir lieu, il était important, de l'avis de Si Mostefa, de se rencontrer pour évaluer l'évolution de la situation et arrêter les perspectives. Mostefa Ben Boulaïd voulait organiser le congrès national dont il avait parlé à ses adjoints. Je n'ai pas d'informations particulières concernant l'endroit final choisi pour tenir le congrès, mais j'étais sûr qu'un congrès national allait se tenir dans la région auquel tout le monde devait assister. Plusieurs options étaient à l'étude entre autres la région de Ouestili, celles de djebel Lazrag ou Kimmel et même la région frontalière de Souk-Ahras indiquée pour ceux qui seraient venus de l'extérieur par la Tunisie. Mostefa Ben Boulaïd avait même établi un projet de programme de travail à l'intention des congressistes. Il donna des instructions afin de préparer ce congrès sur le plan matériel.

En fait, ceux qui avaient appris la mort de Mostefa Ben Boulaïd étaient sous le choc mais avaient décidé de garder et d'imposer le secret total sur sa mort pour ne pas démoraliser les troupes d'une part et éviter que la nouvelle soit exploitée par l'ennemi d'autre part.

Des vivres et des fournitures de bureau, y compris une machine à écrire en arabe, ramenée clandestinement de Constantine (appartenant à Rédha Houhou et que j'ai vue personnellement) ainsi qu'une ronéo, furent réunis et stockés dans deux caches, dans la région de Ouestili. La cache des fournitures de bureau et autres effets fut découverte fortuitement lors d'une grande opération de ratissage dans le secteur, opération déclenchée trois jours après la mort de Si Mostefa. Par hasard, un soldat français s'était agrippé à une branche pour ne pas glisser, cette branche camouflait l'entrée de la cache ! Les Français furent surpris en découvrant ce matériel, devinant qu'il était destiné à une grande rencontre. L'évènement fut relaté en détail dans la *Dépêche de Constantine* de l'époque (dernière semaine du mois de mars 1956) qui n'a pas manqué de commenter la découverte en disant que, vu l'importance des fournitures trouvées dans la cache, il ne pouvait s'agir à coup sûr que d'un grand rendez-vous !

À la mort de Si Mostefa j'étais dans la région de Ouestili parmi environ quatre cents moudjaheds initialement rassemblés en prévision d'une importante rencontre avec Si Mostefa. Ignorant alors sa mort, nous attendions sa venue. Des frères impatients sont allés à sa rencontre à djebel Lazrag. À leur retour sans lui, une réunion des responsables présents fut convoquée. En m'y rendant, j'ai remarqué Omar Ben Boulaïd (frère aîné de Si mostefa), retiré sous un arbre, en train de pleurer. Voir un moudjahid pleurer était exceptionnel. Au cours de la réunion j'ai



Mostefa Ben Boulaïd.

remarqué que tout le monde était calme et conciliant et la réunion se déroula comme si de rien n'était mais dans une ambiance inhabituelle. En fait, ceux qui avaient appris la mort de Mostefa Ben Boulaïd étaient sous le choc mais avaient décidé de garder et d'imposer le secret total sur sa mort pour ne pas démoraliser les troupes d'une part et éviter que la nouvelle soit exploitée par l'ennemi d'autre part.

En sortant de la réunion, je voulu parler à Omar Ben Boulaïd mais ne le trouvais pas à l'endroit où je l'avais déjà vu. Je le connaissais bien avant de rejoindre le maquis. En le cherchant, j'ai rencontré El Hadj Gozir, de son vrai nom Sadek Chabchoub. Moudjahed de la première heure, âgé de cinquantaine-cinq ans, tout le monde l'appelait «Papa» parce que Si Mostefa Ben Boulaïd avait pris l'habitude de l'appeler ainsi. Donc j'ai demandé à hadj Gozir : «Papa, j'ai vu Omar pleurer, qu'est-ce qu'il a ?»

Sans dire un mot, il m'a pris la main et m'entraîna dans une longue marche sans parler.

Inquiet, je lui ai demandé ce qui se passait. Il m'a répondu : «Marche et tais-toi !»

Une fois assez loin des autres, il m'a dit : «Tu es comme mon fils, je vais te confier un

Conclusion :

L'histoire de la Révolution algérienne est tumultueuse et je reste convaincu que Si Ben Boulaïd était resté vivant, le cours de cette histoire aurait été autre et nous aurions à coup sûr évité, grâce à ses qualités de visionnaire et de rassembleur, bien des déboires et méfaits qui ont impacté le pays avant et après l'indépendance, indépendance qui, malgré tout, a été réalisée contre vents et marées grâce au génie et aux sacrifices du peuple algérien guidé par des hommes exceptionnels de l'envergure de Mostefa Ben Boulaïd, Larbi Ben M'hidi, Didouche Mourad, Mohamed Boudiaf, Rabah Bitat, Abane Ramdane et bien d'autres.

La commémoration de la mort de nos valeureux martyrs à travers tout le pays est un devoir pour toutes les générations présentes et futures afin de ne pas oublier le prix payé pour que l'Algérie soit libre et doit le rester. A ce propos et pour terminer, je relate ici un fait significatif qui illustre ma profonde conviction qu'il ne faut jamais oublier notre histoire et les sacrifices de nos martyrs pour que l'Algérie reste debout et unie.

En 2010, le parti du FLN a reçu en visite officielle M. François Hollande, alors secrétaire national du parti socialiste français et futur candidat aux élections présidentielles, accompagné d'une forte délégation. Pierre Moscovici, actuel commissaire européen aux affaires économiques, et l'historien Benjamin Stora en faisait partie. A la fin de la visite et en attendant le moment de quitter l'hôtel Hilton pour l'aéroport, nous bavardions au salon, M. Abdelaziz Belkhadem (alors secrétaire général du parti) et moi-même (alors membre du secrétariat national chargé des relations extérieures) avec M. Hollande et sa délégation. Détendu et satisfait de sa visite, M. Hollande se projetait dans le futur et insista, à propos de nos relations, sur la nécessité de tourner la page douloureuse du passé et se consacrer à bâtir un avenir bénéfique pour les deux peuples. Ne pouvant m'en empêcher, j'en ai profité pour rapporter à l'assistance une histoire que m'a racontée mon frère aîné Mohamed de retour au bled après sa démobilisation de l'armée française :

«En pleine Seconde Guerre mondiale, un officier allemand apostropha deux soldats de l'armée française faits prisonniers : un Français et un Algérien. Il leur posa deux questions : «Etes-vous des appelés ou des engagés ? Pourquoi vous faites la guerre ?» Le soldat français était un appelé et l'Algérien un engagé. A la deuxième question, le Français répondit : «Pour la mère patrie.» L'Algérien, en pointant du doigt le soldat français, dit : «Pour la mère de celui-ci.» A ce stade de l'histoire, toute la délégation du PS a éclaté de rire et s'est levée pour monter en voiture, ce qui m'a empêché d'aller au bout de mon récit. Quelques minutes après, au salon de l'aéroport Houari-Boumediène, juste avant l'embarquement, j'ai dit à M. Hollande et sa délégation : «Tout à l'heure, je ne vous ai pas terminé l'histoire. En voici la suite qui explique pourquoi mon frère me l'a racontée. A sa démobilisation donc, mon frère, à l'instar des Algériens qui ont eu la chance de ne pas mourir outre-mer dans une guerre qui n'était pas la leur, est revenu au bled dans une tenue civile fournie par l'armée : une veste, un pantalon, une chemise, des souliers et un baluchon. Quand je le vis dans cette tenue, ayant remarqué que son pantalon était retenu par un bout de ficelle à la place d'une ceinture normale, je lui en fis la remarque en lui disant : «La France pour qui tu as combattu n'a pas pu t'offrir une vraie ceinture ?» Connu pour son utilisation fréquente des métaphores, il me raconta en guise de réponse l'histoire de l'officier allemand avec les deux prisonniers de l'armée française en concluant : «C'est tout ce qu'on a obtenu de la France mon frère !» Quelques années plus tard, en 1956, son corps, inerte et criblé de balles, était accroché à un «half-track» de l'armée française sillonnant les rues d'un village des Aurès (Merouana) pour l'exposer à la population ! Et j'ajoutais en direction de M. Hollande et sa délégation figés dans un silence embarrassant : «Je vous ai raconté cette histoire pour vous dire que nous pouvons tourner la page mais nous n'oublierons jamais !» Ce furent là les dernières paroles emportées par la délégation de retour dans son pays. Allah yarham ech chouhada ! Gloire à nos martyrs !